

Identité et Grande Guerre.
Les combattants corses durant la Première Guerre mondiale.

Jean-Paul PELLEGRINETTI
Maître de conférences HDR. Histoire contemporaine
Université de Nice Sophia-Antipolis
Centre de la Méditerranée Moderne et Contemporaine (EA 1193)

Tournant majeur dans l'histoire européenne et véritable bouleversement de civilisation, la Grande Guerre se distingue de tous les conflits du XIX^{ème} siècle¹. Son contenu novateur tient également à la très grande production d'écrits que le conflit a suscité par l'intermédiaire de correspondances ou la tenue de carnets personnels. Ces divers « supports à l'écrit », sous formes de lettres, de cartes postales, de cartes militaires ou encore de cartes-photos, autorisent une histoire « par le bas » des combattants. Témoignages précieux d'hommes ordinaires ballottés par le flux et reflux des événements, l'analyse de la correspondance des poilus donne à lire dans l'univers mental de ces hommes partis au front et aide à comprendre leurs systèmes de pensées, leurs sentiments, leurs représentations, leurs processus de confrontation à l'Autre et leurs comportements par rapport à la guerre².

En Corse, à l'image des autres départements, la première guerre mondiale constitue la une période importante de son histoire et signe la fin d'une époque. L'île, dont la forte tradition militaire vieille de plusieurs siècles se renforce lors du premier Empire, est profondément touchée dans sa chair. Sur 52 800 mobilisés³, auxquels il convient de rajouter entre 2 000 et 3 000 engagés volontaires, ce sont environ 10 000 à 12 000 de ses enfants qui tomberont au « champ d'honneur ». Dans le tourbillon et l'atrocité de la guerre, les poilus insulaires trouvent refuge dans une Corse et une identité insulaire transposées sur les lieux mêmes des combats par l'intermédiaire des contacts noués sur les lignes de « feu » ou grâce aux multiples liens épistolaires reliant les individus entre le front et l'arrière. Les correspondances, d'une richesse exceptionnelle, redonnent vie à toute une société et permettent de mieux comprendre le fonctionnement des structures familiales, mais aussi de saisir les catégories de pensée qui, y compris dans la forme symbolique, organisent le lien social à un moment de l'histoire d'un peuple.

¹ F. Rousseau, *La guerre censurée. Une histoire des combattants européens de 14-18*, Paris, Points Seuil, 2003 [1999], 460 p.

² Cf. J.-N. Cru, *Témoins : essai d'analyse et de critique des souvenirs de combattants édités en français de 1915 à 1928*, Nancy, Presses universitaires de Nancy, 1993 [1929], 727 p. Voir également, J. Nicot, *Les Poilus ont la parole. Dans les tranchées : lettres du front 1917-1918*, Complexe, 2003, 592 p. ainsi que R. Cazals et F. Rousseau, *14-18, le cri d'une génération*, Privat, 2001, 160 p.

³ La mobilisation organisée dans l'île par le gouverneur militaire de la Corse, le général Brundsaux, est totale. Toutes les classes sont incorporées, y compris celle de 1887, et dirigées vers diverses zones de combats.

L'analyse des correspondances des combattants insulaires de la Grande Guerre⁴ transcende l'étude classique de l'expérience combattante des soldats corses. Le premier conflit mondial ne constitue pas uniquement un ciment idéologique qui accélère le processus d'intégration à la Nation française⁵. Elle participe, en effet, à un renforcement de l'identité corse. La dureté des épreuves liées au conflit mondial conjuguée à l'éloignement, va favoriser l'expression d'un véritable esprit communautaire cultivé de manière extrême. Pour les Corses mobilisés, la guerre est aussi vécue comme une sorte d'exil forcé. Dès lors, ces derniers reproduisent les mêmes schémas que durant les migrations débutées dans l'île à la fin du XIX^{ème} siècle. Ces comportements sont notamment fondés sur la solidarité, le partage d'une corsitude et les échanges nécessaires avec la communauté d'origine qui demeurent, par le biais des liens épistolaires, les essences premières des démonstrations obligatoires d'appartenance à une même identité.

Lire et Ecrire.

A la veille de la Grande Guerre, la Corse, où l'italianité culturelle est encore très forte au 19^e siècle⁶, se présente comme une terre aux structures économiques demeurées fortement traditionnelles et dont l'essentiel de sa culture et de sa transmission patrimoniale s'appuie, pour une majeure partie de sa population, sur les bases de l'oralité. En 1914, cette « *civilisation de l'oral*⁷ » se retrouve mêlée et transportée dans un conflit mondial au sein duquel seul l'écrit va devenir l'unique support et vecteur de transmissions, de la vie, des sentiments, des représentations et des évocations.

Pour les combattants insulaires partis au front, le seul véritable « cordon ombilical » qui les relie avec leurs familles réside dans la correspondance. Toutefois, malgré les quelques années passées sur les bancs de l'école de la République, prendre « la plume » n'est pas toujours chose aisée pour des hommes ayant grandi dans une civilisation ancrée dans l'oralité⁸. D'autant qu'en Méditerranée, la parole possède « un poids » équivalent à celui de l'écrit. L'autre difficulté est liée

⁴ Les correspondances sont celles de 118 poilus insulaires. Le corpus est constitué d'environ 9 800 supports numérisés sous la forme de lettres, de cartes postales, de cartes militaires et de cartes-photos, pour un total dépassant les 13 000 folios. Des calculs de pourcentages ont été élaborés à partir des thématiques dont sont porteuses les diverses correspondances des poilus corses. L'ensemble des 118 poilus insulaires est représentatif de l'aspect sociologique de la Corse au XIX^{ème} siècle et durant les premières années du XX^{ème} siècle. Il se compose, en effet, d'une majorité d'agriculteurs (36%) et de militaires de carrière (25,3%).

⁵ Sur le processus et les luttes pour l'implantation de la République en Corse, se référer à J.-P. Pellegrinetti et A. Rovere, *La Corse et la République*, Ed. du Seuil, Paris, 2004, 679 p.

⁶ Cf. M. Cini, *Une île entre Paris et Florence. Culture et politique de l'élite corse dans la première moitié du XIX^e siècle*, Ed. Albiana, 2000, 227 p.

⁷ Selon les écrits d'E. Chanal, *Voyages en Corse*, Paris, 1890.

⁸ Sur les 118 poilus insulaires étudiés, 61,5% d'entre eux possèdent toutefois les bases de l'instruction primaire correspondant au développement de l'école de la troisième République dans l'île.

à la rédaction du français. En effet, même si le travail des « hussards noirs de la République », a joué indéniablement son rôle sur ces « générations au feu », écrire en langue française constitue bien souvent une difficulté pour ces hommes dont la majorité est d'origine rurale et modeste. Ces derniers, élevés dans la langue corse et habitués à penser en cette langue vernaculaire, sont peu aptes, avant 1914, à reproduire à l'écrit, et de surcroît en français, leurs sentiments et leurs représentations.

En Corse, si avant la Grande Guerre l'acte d'écrire est réservé à des moments précis de l'existence des individus, il en devient, dès le mois d'août 1914, le quotidien des hommes engagés sur le front. Même rédigés sous la mitraille, les courriers constituent un lien presque sacré avec l'arrière que les combattants insulaires entretiennent avec le plus grand soin. Chaque mot est pensé. Les correspondances comportent l'essentiel et indiquent ce qui est la priorité du moment pour celui qui les rédige. Avant la seconde moitié du 19^e siècle, la langue corse ne connaît pas de forme écrite. Trop tardive pour être popularisée, les poilus, qui ne savent de ce fait pas l'écrire, se doivent de rédiger en français, même si quelques-uns n'en possèdent que les rudiments et ne procèdent donc que de manière phonétique⁹. L'essentiel réside néanmoins dans l'acte d'écrire et de maintenir une passerelle entre l'île et le front. La force du message est telle qu'elle en masque la syntaxe, les fautes de grammaire et d'orthographe.

Ecrire pour être au plus proche des êtres manquants, à n'importe quelle heure, dans n'importe quel endroit ou dans n'importe quelle position, fait partie du sens de la vie et du combat qui est mené dans les tranchées. Les combattants insulaires ne ménagent pas leurs forces pour satisfaire ce qui s'apparente à un véritable besoin entretenu dans leur for intérieur. Les mots, souvent nombreux, jaillissent sur le papier. Jean-Dominique Paolini, aspirant au 6^e régiment des tirailleurs algériens, écrit jusqu'à 11 pages en deux jours¹⁰.

Si écrire structure la vie des hommes en guerre, recevoir du courrier s'inscrit dans une dynamique équivalente. Tous les combattants insulaires y font référence. Chaque correspondance est similaire à une intense « bouffée d'oxygène », permettant de tenir dans un monde, royaume de l'isolement, de la solitude et à l'air parfois vicié par les gaz. « *On attend la soupe et les lettres*¹¹ » indique Georges Valentini à ses parents depuis le front. Recevoir de la correspondance joue indéniablement sur le moral et l'équilibre mental des soldats.

Sur les lignes du front, les poilus insulaires reçoivent une importante correspondance dont les expéditeurs sont aussi bien les parents proches, les amis que les différentes sphères formant l'ossature de la parentèle.

⁹ Seulement 3% des poilus insulaires, au sein du corpus étudié, écrivent de manière phonétique.

¹⁰ Lettre du 18 décembre 1917. Archives privées. Familles Jean-Gabriel Brun et Marie-Jean Vinciguerra.

¹¹ Lettre du 4 juillet 1915 de Georges Valentini à sa famille. Archives privées. Famille Milleliri Guillaume.

« Hier soir, j'ai reçu tes lettres, ainsi qu'une de Rosalie et Marguerite, une de Félix et une de Barthélemy. Si j'en reçois ainsi à la fois, je serai bientôt connu de toute la compagnie », souligne avec fierté Pierre Toscanelli à son épouse¹².

Les lettres sont l'objet de toutes les attentions, mais aussi de toutes les attentes par des hommes qui ne tolèrent que peu de retard dans les échanges épistolaires. Eloignés physiquement de leurs proches et de leurs communautés, les mobilisés insulaires ne peuvent réinventer et retisser les liens avec « leur univers » que grâce à la force de l'écrit. Les mots permettent de survivre dans les tranchées et transportent les hommes dans leur village natal, les autorisant ainsi à continuer à vivre leur « corsitude », et de fait, leur identité. Recevoir du courrier devient, dès lors, un besoin vital pour l'ensemble des combattants insulaires.

Tous insistent afin que les échanges épistolaires soient plus fréquents avec le plus grand nombre des membres du groupe familial. Les combattants corses consacrent parfois une lettre pour faire part de leur étonnement, de leur questionnement et parfois de leur découragement vis-à-vis de tous ceux de l'arrière qui ne maîtrisent pas réellement ce que les poilus endurent chaque jour et dans lesquels ils cherchent un véritable besoin de reconnaissance et d'attention. Ne plus recevoir de nouvelles de ses proches est vécu intrinsèquement par les soldats comme une forme d'abandon et de mise au ban du cercle de la communauté. Accentué par le regard ou le jugement des autres, il en va parfois d'un véritable « chantage affectif » ou « suicide symbolique », que les poilus insulaires n'hésitent pas à faire savoir à leur parentèle. « *Aujourd'hui j'ai été surpris d'apprendre que j'avais un colis à toucher. Je suis descendu au bureau. J'ai vu que c'était l'oncle qui me l'avait envoyé. J'ai été content du colis mais je ne suis pas du tout. Toute la nuit, je ne dors jamais en pensant à vous autres étant sans vos nouvelles depuis 20 jours. Je suis le seul des Corses qui ne reçoit plus de nouvelles. Donc, ce n'est pas la faute des bateaux. C'est votre faute. Je comprends que tu serais fatigué mais tu as bien Pierre et Julie qui ne font rien et ils peuvent bien m'adresser une lettre. Moi au lieu de dormir une heure pendant le repos du midi, j'écris et eux qui ne font rien peuvent bien prendre quelques minutes pour m'écrire. Tous les camarades corses sont partis pour le front, nous restons une quinzaine. Je crois d'être pour quelques mois à Toulon mais si je ne reçois plus de vos nouvelles d'ici 8 jours, je demande à partir pour le front car écrire deux lettres par semaine, ça ne coûte pas grand-chose. [...]. Vite réponse* »¹³, souligne Hyacinthe Bocognano à sa mère.

¹² Lettre du Pierre Toscanelli à son épouse en date du 7 décembre 1914. Archives privées. Famille Leccia de Morsiglia.

¹³ Lettre du 25 septembre 1917 à sa mère. Collection association *Sintinelle*.

Si la guerre, avec tout ce qu'elle représente, pénètre l'univers privé des familles, le village, quant à lui, avec l'ensemble de ses codes et de ses valeurs, aussi bien d'ordre affectif, relationnel, traditionnel ou ancestral, « s'invite » dans les tranchées. Pour ce « petit peuple » prisonnier du feu et de la boue, la vie au front est souvent synonyme de gestion des affaires privées ou publiques qu'il est nécessaire de régler par l'intermédiaire de l'écrit. Les reproductions des schémas familiaux et communautaires se découvrent alors à travers les liens épistolaires qui démontrent, de manière explicite, la complémentarité entre ces hommes éloignés de leurs foyers et tous ceux demeurés à l'arrière et plus ou moins éloignés des zones de combats.

Entre l'île et le front mais aussi inversement, les écrits deviennent « des passerelles » qui permettent à la fois de tenir et de vivre. Pour les poilus corses, les lettres, les cartes militaires ou encore les cartes postales sont à la fois des refuges, mais également les seules formes indispensables pour perpétuer, malgré les distances, l'univers de la vie familiale et villageoise antérieur au conflit. Comme le souligne Snezhana Dimitrova, lors d'une étude sur la correspondance des poilus bulgares, il s'agit de véritables « *mondes-niches [...] où l'on s'abrite pour supporter l'être physique de la guerre* ¹⁴ ».

Dès le début des hostilités, les liens « verticaux », entre la Corse et les combattants dans les tranchées, se doublent avec d'autres formes de liens « horizontaux » caractérisés par l'échange quotidien et intense d'écrits entre les poilus insulaires. Pour ces derniers, les lettres doivent permettre un croisement des informations qui semble obligatoire pour une connaissance précise de la vie des familles demeurées au village.

En Corse, en effet, la famille qui représente à la fois la lignée et la parentèle, est à la base de la société et joue un rôle prépondérant dans l'organisation sociale. A travers l'échange des courriers entre soldats corses et de ceux expédiés à leurs familles, se dessinent tous les mécanismes d'organisation des communautés villageoises et de leurs relations interfamiliales. Pour les poilus corses, malgré la dureté des conditions de vie et celle des combats, il est également d'une impérieuse nécessité de continuer de reproduire les schémas traditionnels de fonctionnement des sociétés villageoises agro-pastorales.

Entre les soldats, des liens très forts se mettent en place dont les racines sont constituées par la puissance des liens familiaux conjuguée à celle de l'attachement au sol natal. Dès la fin du 19^e siècle, cette solidarité confère au phénomène migratoire cette particularité de n'être en aucun

¹⁴ S. Dimitrova, « Ma guerre n'est pas la vôtre ... La Grande guerre et ses vécus immédiats dans les lettres, journaux, mémoires (1915-1918) des participants », Colloque international organisé les 20 et 21 novembre 1998, *La Grande Guerre, 80 ans d'historiographie et de représentations*, Montpellier, l'UMR 5609 du CNRS, ESID (Etats, sociétés, idéologies, défense), Université de Montpellier III, 2002, p. 303.

cas synonyme de rupture définitive avec la société. Cette volonté d'affirmer une appartenance commune à un groupe a ainsi pour conséquence de maintenir la vie du village dans la tranchée¹⁵. Cette reproduction des schémas traditionnels, dont la base première passe par l'écriture, se retrouve tout d'abord dans ce besoin partagé par tous de connaître la vie du village dans ses moindres détails. Pour les poilus corses, les lettres doivent maintenir le contact avec l'ensemble des membres de la parentèle mais aussi avec les amis restés dans l'île. Néanmoins, les courriers ont également une fonction secondaire qui permet aussi, par l'intermédiaire des supports de l'écrit, de réaffirmer et de prouver en même temps l'appartenance à un groupe identique au sens large du terme. Les soldats passent dès lors, durant les brefs temps de repos, de nombreuses heures à répondre souvent à de multiples personnes. Cette correspondance plurielle s'inscrit dans des codes ancestraux de fonctionnement communautaire et dont les degrés se mesurent avec l'exemple de Pierre Toscanelli indiquant à son épouse qu'« hier au soir j'ai reçu tes deux lettres, ainsi qu'une de Rosalie et Marguerite, une de Félix et une de Barthélemy »¹⁶ ou encore de celui de Pierre Fieschi qui souligne à ses parents le 27 septembre 1914 :

« Je n'ai pas encore reçu le colis de Jacques et de Mme Henri. J'ai reçu aujourd'hui une lettre d'Antoine Lambroschini et le remercie infiniment, j'ai reçu aussi la carte de Benoîte et la lettre de Valère »¹⁷.

Les courriers tissent ainsi une véritable « toile d'araignée » au centre de laquelle se trouve le poilu qui récupère, croise et retransmet toutes les informations ou indications, aux membres de son réseau de parentèle à l'image de la lettre qu'André Orsoni adresse, après plus de 30 mois de guerre, à sa sœur et à son beau-frère.

« Les nouvelles d'Urtaca d'Andréette et de Marie-Rose je les aies reçues sont bonnes ; ça m'a fait plaisir ; j'ai appris la triste nouvelle de la mort du mari de notre cousine Marie Françoise fille de l'oncle Jean Charles, est mort d'une bronchite agé de 27 ans. [...]. Rose Maestracci notre nièce se trouve placée à Toulon, j'ai souvent de ses nouvelles, se porte bien et si vous voulez lui écrire voilà son adresse. [...]. Soubaitez bien le bonjour à Simonette, Eugène et ses enfants si vous les voyez et embrassez moi bien tendrement Lucie et Charlot, au plaisir de vous lire »¹⁸.

Cette perception des affaires familiales ou de la gestion des affaires professionnelles, grâce aux échanges épistolaires, conduit parfois les mobilisés insulaires à détenir une véritable « radioscopie » de la vie villageoise et communautaire. Elle se caractérise par une fine connaissance de données ou de faits amenant parfois le poilu à posséder des informations

¹⁵ Au sein du groupe étudié, la transposition à la fois sociale et familiale des rapports villageois se retrouve dans la correspondance de 41% des poilus.

¹⁶ Lettre du 7 décembre 1914. Archives privées. Famille Leccia de Morsiglia.

¹⁷ Lettre du 27 septembre 1914. Archives privées Jean-Noël Secondi.

¹⁸ Lettre du 10 février 1917. Collection association *Sintinelle*.

échappant à d'autres membres de la parenté, souvent très proches, comme le signale Joseph Sciarli, adjudant au 173^e régiment d'infanterie, à sa sœur :

« Quant au mariage de Marianne Orsoni, je le savais depuis quelques mois ¹⁹. »

Les courriers apportent ainsi un éclairage sur l'organisation de la vie communautaire durant le conflit. Les correspondances deviennent de véritables « cordons ombilicaux » par l'intermédiaire desquels doivent se régler une grande partie des affaires villageoises, souvent des plus violentes, comme l'indique Jean-Toussaint Demartini, sergent à la 24^{ème} coloniale, à ses parents :

« Je ne saurais assez vous le répéter, montrez-vous très satisfait de leur façon d'agir, et puis plus tard lorsque nous aurons l'occasion de pouvoir nous venger, nous le ferons, mais pour bien réussir, il faut faire semblant d'être très bien avec eux et pour mon compte personnel, je vous promets que je suis décidé à me venger. La sagesse humaine se résume en ces 2 mots patience et espérance ²⁰. »

Pour l'ensemble des combattants corses dans les tranchées, la vie à la guerre se double de la vie au village. Comme le rappelle Pierre Toscanelli, *« il ne passe pas de nuit que je songe quelque chose de la maison mais je ne suis pas le seul. Le matin lorsqu'on se réveille mes camarades en disent autant »²¹*. Ce sentiment d'ubiquité ressenti par les hommes et renforcé par une « corsitude » partagée fonctionne comme moteur et socle à la fois.

Identité et solidarité

Entre 1870 et 1914, les élites insulaires participent, auprès des consciences collectives, à la consolidation de la petite Patrie. Fondée à partir d'une histoire de la Corse extrêmement riche et complexe depuis l'Antiquité et écrite bien souvent dans la violence, dans la douleur et dans le sang, l'adhésion à la petite Patrie est également favorisée par une insularité qui renforce les liens d'une identité commune entre les Corses. Parallèlement, tout au long du XIX^{ème} siècle et accentué avec la troisième République, se diffuse à l'intérieur des communautés villageoises, par le biais notamment des journaux, des ouvrages, des discours ou encore des almanachs, un sentiment d'appartenance à une même « race » corse.

Il convient toutefois de mentionner que cette dernière est diamétralement opposée au concept des races utilisé par Jules Ferry lors de son discours à la Chambre des députés en 1885,

¹⁹ Carte postale du 9 août 1917. Archives privées. Famille Bellini Ajaccio.

²⁰ Lettre du 1^{er} octobre 1915. Jean-Toussaint Demartini, est, avant guerre, timonier dans la marine. Lors d'élections municipales partielles dans son village de Poggiolo, il participe au vote malgré une trop courte permission qui ne l'autorise pas à prendre part au scrutin. Dénoncé par ses adversaires politiques, il est jugé et doit quitter l'armée. Lors de la déclaration de guerre en 1914, il s'engage pour 4 ans dans la coloniale. Archives privées. Famille Prince de Martini.

²¹ Lettre du 9 novembre 1914. Lettre du 7 décembre 1914. Archives privées. Famille Leccia de Morsiglia.

présentant à l'ensemble des parlementaires les grands principes de l'expansion coloniale opportuniste²². Dans l'île, comme d'ailleurs dans l'ensemble des départements français, la notion de race est davantage liée à une conception ethnique de définition du groupe social. Sans méconnaître le fait que le terme est alors très général, nous pouvons observer qu'il renvoie à une interprétation élaborée autour de la notion de « pays », dont les vecteurs principaux tels que la langue, l'histoire et les traditions, constituent la base de toutes les identités régionales. Ces dernières, à l'échelon national, demeurent particulièrement fortes durant la Grande Guerre²³.

En Corse, cette conception traditionnelle et ethnique de la race est fondée sur le sang et non sur le sol. A partir de la fin du XIX^{ème} siècle, elle se mesure de manière explicite avec l'étude du phénomène migratoire²⁴ où l'appartenance à la race corse perdure, entretenue et développée par les insulaires, sur les terres choisies lors de l'émigration.

Avec la troisième République, durant les années qui précèdent la première guerre mondiale, race et identité corses constituent aussi des éléments sur lesquels s'appuie le système scolaire²⁵. Ainsi, pour les jeunes conscrits d'avant 1914, l'adhésion à une « race » et à une identité, toutes deux alimentées par la sphère familiale et l'école élémentaire, ne remet nullement en cause le principe de l'ancrage de l'île dans le devenir de la Nation française. Elle permet simplement de dessiner les frontières, naturelles ou symboliques, qui définissent de manière ethnique l'adhésion au groupe social.

Cette corsitude devient pour les hommes une nécessité de partage, comme la décrit dans l'une de ses lettres, Toussaint Graziani, lors de sa rencontre fortuite avec un Ajaccien.

« Quant à l'Ajaccien dont je vous ai parlé Vittori en effet son père était employé à la préfecture mais ce n'est qu'après que je vous ai écrit qu'il me l'a dit. Si Papa voit son père, il peut lui dire que nous avons passé de bon moment ensemble (surtout le jour de Pâques), nous avons eu l'occasion de passer 3 fois 48 h. dans le même cantonnement aussi l'on ne dormait guère. Figurez-vous que même un soir que je sortais à 10 h. des tranchées il

²² Selon les républicains opportunistes, la politique coloniale repose sur trois grands principes qui sont d'ordre économique, patriotique et de civilisation. Comme le stipule Jules Ferry, il s'agit "du devoir des races supérieures de civiliser les races inférieures". D'après, *Journal Officiel* du 29 juillet 1885.

²³ Dans ses cahiers, Louis Barthas, tonnelier de profession à Peyriac, témoigne notamment de ses regrets de se retrouver entouré de Bretons, « devinant rien qu'à mon accent que je n'étais pas de leur race ». Cf. L. Barthas, *Les carnets de Louis Barthas. Tonnelier 1914-1918*, op. cit. Cf. notamment R. Cazals, « La culture de Louis Barthas, tonnelier », dans *Pratiques et cultures politiques dans la France contemporaine*, Montpellier III, Université Paul Valéry, 1995, p. 425-435 et P. Barral, « Les carnets de Louis Barthas », Colloque international, *Traces de 14-18*, Carcassonne du 24 au 27 avril 1996, édités par Sylvie Caucanas et Rémy Cazals, conclusion par Marc Ferro, Les Audois, 1997, p. 21-30.

²⁴ Cf. M.-F. Attard-Maraninchi, *Le Panier, village corse à Marseille*, Autrement, 1997, p. 89 ; M.-J. Casablanca Paoletti, *L'émigration corse à Porto Rico au XIXe siècle*, thèse de doctorat nouveau régime, Aix-Marseille I, 1990 et le catalogue de l'exposition *Corse-Colonies*, Musée de la Corse, Albiana, 2002.

²⁵ Ces conceptions et définitions de la race et de l'identité insulaire perdurent bien au-delà du premier conflit mondial.

m'a attendu et malgré la fatigue des tranchées nous avons été nous coucher à 3 heures du matin. Aussi tous les vieux souvenirs d'Ajaccio nous revenaient »²⁶.

Pour les combattants insulaires, la guerre est aussi construite autour d'un véritable besoin physique de se retrouver, comme en témoigne la rencontre entre l'adjudant Jean-Jacques Muracciole et un poilu corse originaire de son canton. L'entretien entre les deux hommes s'effectue d'ailleurs par l'intermédiaire d'un autre insulaire natif de Vico.

« Hier au soir, il m'a envoyé pour reconnaître mon camps son bicycliste de la compagnie, un Vicolais. Et ce matin, dimanche, vers huit heures, son bicycliste et lui m'arrivaient. Inutile de vous dire ma joie. L'accolade a été des plus chaudes, plus de vingt mois qu'on ne s'était vu. Nous avons passé ensemble deux grosses heures, pour le moins. Et, nous avons causé ! nous avons causé de Muracciole, de vous tous, de Rospigliani, de Teppa, de tout en somme, les présents des villages et les absents »²⁷.

Durant la Grande Guerre, le rappel de l'esprit communautaire, sur la base de l'identité, transparait dans les correspondances de 65% des poilus. Si la première guerre mondiale n'est pas à l'origine du principe de solidarité de groupe fondé sur une appartenance ethnique elle en accentue considérablement le phénomène. La guerre permet d'ailleurs de saisir avec davantage de précisions, la capacité des Corses à développer une sociabilité et à construire un tissu de solidarité sur leurs différents lieux d'affectations.

Les courriers, malgré l'éloignement, sont imprégnés d'une forte identité corse vécue au quotidien avec des reflets et des degrés aussi multiples que divers. Sur le front, l'entraide entre les insulaires revêt différentes formes, allant notamment du partage de la nourriture à celui des vêtements, en passant par les prêts de sommes pécuniaires.

Ainsi, pour les poilus corses, le contact avec d'autres compatriotes est sans cesse recherché et est synonyme, comme le souligne Joseph Versini, d'« *une grande consolation* »²⁸. Leur présence rassure et joue indéniablement sur le moral des hommes, qui devient même, à l'instar de Louis Saliceti « *excellent depuis que j'ai retrouvé un de mes meilleurs copains de l'école* »²⁹. Les rencontres sont alors des moments particuliers constitués, à la fois d'intimité et de joies, et qui vont aussi permettre aux combattants de tenir.

Mais l'étude des correspondances des poilus insulaires démontre également le besoin éprouvé par ces hommes de tenir régulièrement informés les cellules ou les groupes familiaux, de la manière dont ils partagent leur identité avec d'autres compatriotes. Cette nécessité justifie leur

²⁶ Lettre à ses parents en date du 25 avril 1915. Collection association *Sintinelle*.

²⁷ Lettre du 6 août 1916. Archives privées. Famille Christiane Casanova à Ajaccio.

²⁸ Lettre du 1^{er} août 1915 de Joseph Versini à son amante, après sa rencontre avec des Corses. Archives privées. Famille Jean-Marc Giunti.

²⁹ Carte militaire du 18 janvier 1916. Louis Saliceti est cycliste au 173^e régiment d'infanterie. Archives privées. Famille Diane Saliceti.

peur de l'isolement, comme si celui-ci pouvait au final entraîner une coupure avec leurs racines et réussir à les mettre au ban de leurs communautés d'origines. Dès lors, afin de rassurer l'arrière, tous reviennent dans leurs courriers sur le nombre de Corses présents dans leur unité, ou bien encore croisés sur les lignes de front, fruits du hasard des affectations et des mouvements de troupes.

« *Bien que Montélimar soit loin de Corse, il y a au moins 100 Corses* »³⁰ mentionne Georges Valentini dans une lettre à sa mère. Pierre Toscanelli, quant à lui, indique à son épouse :

« *Je t'annonce que de Corse, tous les jours des détachements arrivent par ici. On dirait que nous sommes en Corse. On a pas besoin de parler beaucoup en français si ce n'est dans les cafés* »³¹.

Cette citation qui, par ailleurs, met en exergue les frontières de l'identité insulaire au sein de la Nation française, témoigne en même temps avec quelle force et de manière très symbolique et collective, combien il est nécessaire aux combattants corses de recréer l'atmosphère des communautés villageoises avec leurs sociabilités, leurs joies et leurs douleurs. Ainsi, lors de l'enterrement d'André Giordani, tué par un éclat d'obus à la Chapelotte dans les Vosges, la souffrance de Pierre Toscanelli, son frère d'armes, est quelque peu atténuée car l'aumônier du régiment qui préside à l'inhumation est un jeune prêtre corse engagé volontaire, originaire de Méria dans le cap Corse³².

L'analyse des correspondances des combattants insulaires permet d'apporter un éclairage nouveau sur l'histoire individuelle de cette « armée d'anonymes » et démontre pleinement que leur horizon épistolaire, à l'image de celui de la tranchée, est résolument corse. L'étude des parcours de vie de ces hommes ordinaires, pris dans la tourmente guerrière des événements, donne accès à l'univers privé et aux modes de fonctionnement des sphères familiales réparties majoritairement à l'intérieur des communautés villageoises.

Expérience singulière, brutale, par sa violence extrême et ses morts en grand nombre, la guerre crée chez ces hommes, des attitudes, des comportements et des réflexions nouvelles. L'analyse des différents supports à l'écrit permet ainsi de suivre presque « pas à pas » les poilus insulaires dans toute l'approche des épreuves qui structurent leurs activités combattantes durant les quatre longues années du conflit. Leurs récits, qui témoignent de l'horreur de la vie et de la mort en temps de guerre, livrent, sans contexte, leur évolution psychologique. S'ils permettent de déceler chez ces hommes non seulement, la force de la conception du Devoir, ils sont aussi

³⁰ Lettre du 9 mai 1915 de Georges Valentini à sa mère. Archives privées. Famille Milleliri Guillaume.

³¹ Lettre du 7 décembre 1914. Archives privées. Famille Leccia de Morsiglia.

³² André Giordani est soldat, deuxième classe, au 373^e régiment d'infanterie. Cap-corsin, originaire de Morsiglia, comme son ami Pierre Toscanelli, il décède dans les Vosges le 15 septembre 1915 à l'âge de 36 ans.

révélateurs de la place occupée par l'identité insulaire. Un ensemble qui les guide et les structure dans des formes de participation à une guerre parfois repoussée et souvent détestée. Les correspondances sont également de précieux indicateurs permettant de pointer les degrés d'implication de l'ensemble de la population de l'arrière dans le conflit. Le village « s'invite » dans la tranchée, soutient les combattants, les reconforte et en même temps méprise et exécère la guerre.